



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Bonnet en blonde, orné d'un cordon de fleurs, des magasins de Mme Seuriot, rue Monsigny, n. 1. Robe en gros de Naples brodé des magasins de Mme Armand, rue du Cloître-Saint-Jacques, n. 1, près la rue Mauconseil.

MODES.

AVIS.

PLANCHE SUPPLÉMENTAIRE AU PETIT COURRIER.

Le progrès, puisque tel est le mot adopté par notre époque, *le progrès* ne s'est pas arrêté aux hautes questions de politique, de science et de morale. Après avoir parcouru la philosophie, la littérature, les arts, il s'est emparé des plus simples ressorts de notre industrie, et telle branche, jadis inconnue et presque dédaignée, est aujourd'hui mise en ligne avec toutes les productions encouragées par la société. Nous citerons à l'appui l'amélioration marquée opérée dans le talent des couturières

de province, qui n'ont besoin maintenant pour seconder leur goût que de posséder à tems les principaux modèles que la mode invente. Pour satisfaire à cette nécessité, et établir un niveau incontestable entre tous les talens de ce genre, nous nous engageons à l'avenir à adjoindre au *Petit Courrier* des planches de modèles de *grandeur naturelle*, qui porteront à toutes nos abonnées les patrons les plus nouveaux et les plus recherchés, des façons de robes exécutées par nos principales couturières. A chaque nouvelle saison, nous nous appliquerons à donner le modèle qui doit le plus généralement convenir; ainsi, la coupe d'une manche, d'un corsage de robe, de redingote, etc., sera alternativement représentée dans diverses proportions, in-

diquées par des numéros, afin qu'en recevant notre feuille, il suffise de détacher le patron que l'on choisit selon sa taille, et de le placer sur l'étoffe, pour être certaine de réussir. L'exactitude des dimensions, la régularité des lignes qu'il faudra suivre, rendent immanquables les résultats de ce procédé, dont les couturières pourront tirer le plus avantageux parti. Afin de favoriser encore mieux cet utile système, nous nous efforcerons de toujours représenter dans la gravure jointe au patron une toilette où soient employées les coupes représentées. Ce sera offrir ainsi à la fois l'effet et le moyen; cette nouvelle feuille sera toute supplémentaire et n'empiétera en rien sur le nombre de planches du *Petit Courrier*, dont le succès soutenu et le constant suffrage des abonnées permettent des innovations qui ne peuvent que consolider encore sa brillante existence.

Afin de donner une idée du nouveau plan que nous adoptons, et en même tems offrir un essai qui puisse plaire généralement, nous joindrons incessamment une planche, grand format, sur laquelle seront tracés deux patrons de collets brodés, dont les dessins sont tout-à-fait dans le style du jour. L'un très-élégant, tout couvert de broderies; l'autre plus simple, encadré d'une printannière. Des dessins d'entre-deux, des bouquets, guirlandes et semis, complètent cette collection où l'on trouvera l'élément des plus jolis ouvrages et l'indication exacte des nouveaux travaux que la mode peut produire en ce genre.

Dans l'intérieur des patrons de robes, bonnets, etc., on placera également des dessins de broderies, afin que la feuille puisse être doublement agréable et offrir plusieurs moyens de l'utiliser. Réunissant ainsi tout ce qui est propice à la broderie, la lingerie et la couture, le *Petit Courrier* pourra, à juste titre, se proclamer l'organe de la mode, le propagateur de l'industrie, et réunir à lui seul des intérêts divisés jusqu'ici en plusieurs parties.

— Les mantelets en mousseline brodée ou organdi ne sont pas réprouvés cet été, quoique leur vogue date déjà de l'année dernière. On en fait qui sont à toutes les convenances de toilette; tels sont ceux en organdi entourés seulement d'un ourlet d'un doigt de hauteur, et bordés d'une petite dentelle; d'autres qui ont le tour découpé en dents de loup, doublé par l'étoffe même, ce qui produit un *mat* assez gracieux. Quant à ceux en mousseline brodée, ils peuvent atteindre toute espèce de degrés d'élégance, selon leur travail ou les dentelles qui les bordent et qui peuvent être très-hautes. Quant aux coupes, ce sont toujours des pans longs sur le devant et très-étroits à l'endroit de la ceinture, afin de ne pas écraser la taille.

Derrière, elles se font rondes en pélerines, quelques-unes à pointe prise dans la ceinture; elles descendent très-bas sur les épaules.

Pour tous ces différens genres de pélerines, comme pour tout ce qui concerne ce que la lingerie peut produire de plus recherché et de plus gracieux, nous citerons les magasins de M^{me} Payen (rue Vivienne). Elle réunit en ce genre tout ce qui peut satisfaire à la fois aux caprices et aux nécessités de la toilette d'une femme; ses petits bonnets, qui sont toujours excessivement nombreux et variés, forment à eux seuls une collection charmante, où l'on ne peut accuser que l'embarras du choix.

ÉLECTION DES MANCHES A LA FOLLE.

Pour avoir une idée de la manière dont les hommes gracieux et savans se mettent à intercaler une pensée de *mode* à travers leurs réflexions politiques, nous citerons quelques observations de la *Revue de Paris*, qui prétend que toutes les rumeurs des salons ont achevé de mourir dans le bruit toujours croissant de la crise électorale. Toutes les aimables médisances, tous les scandales de bonne compagnie, se sont ajournés à de meilleurs tems. Il n'est pas

jusqu'aux plus hautes questions de modes qui ne se taisent et ne s'effacent pour laisser le champ et la parole libre à la grande question politique. Tout y est absorbé. Il n'y a maintenant de chroniques, de lumières, qu'auprès des urnes électorales.

Les toilettes de femmes viennent de nous en fournir une preuve bien éclatante. Chacun sait quelle guerre acharnée semblaient prêtes à se livrer, dès les premiers jours du printemps, les manches de robe justes de l'avant-bras et les manches larges de l'épaule au poignet. Eh bien! voici que déjà s'est apaisée cette grave querelle, qui promettait de si longs et si sérieux débats. Les manches justes n'avaient, à vrai dire, que des prétentions fort modérées : elles n'aspiraient qu'à serrer jusqu'au coude les jolis bras avec lesquels elles avaient à vivre; mais les manches larges, intolérantes à l'excès, n'ont pas voulu admettre le moindre compromis, ni retrancher une seule aune de leur ampleur : loin de là, elles se sont écriées que les retrécir de l'avant-bras, ce serait créer des manches de coalition, ce serait former une alliance plus monstrueuse encore que l'alliance carlo-républicaine; et profitant du haro universel soulevé contre leurs rivales, elles se sont hâtées de les dévorer. Aussi les voyez-vous, abusant de leur popularité, se pavaner aux Tuileries, aux concerts des Champs-Élysées et du Jardin Turc, plus immodérées, plus extravagantes, plus à la folle que jamais, au point qu'une femme bien mise paraît en vérité maintenant avoir une manche pour jupe, et pour manches deux jupes attachées aux épaules.

DROITS FÉODaux.

(SUITE.)

Cependant une voix solennelle captiva l'attention générale : c'était celle du bailli, soutenue par quelques mots rares du curé. Le bailli s'adressait au jeune Lézonnet : « Il n'y a pas moyen de vous y soustraire, monseigneur : c'est un usage immémorial. — Si je l'avais su plus tôt, j'aurais réclamé. — Votre réclamation eût été vaine. — Des droits seigneuriaux qui ne sont point en faveur du seigneur!... — Vous savez, monsieur, dit un voisin, que notre Bretagne ne se régit pas comme le reste du royaume. Nos paysans ont leurs franchises dont ils sont jaloux. — C'est très-bien, répartit Lézonnet, mais la coutume dont je suis ici la victime, est d'une telle indécence... — De quoi s'agit-il donc, s'écrièrent à la fois la conseillère, Isotta et Rompicollo? — D'un usage aussi antique que les murs de ce respectable château, reprit le bailli, murs dont la première pierre fut posée à une époque si éloignée qu'aucune charte n'en fait mention, et que son possesseur pourra, quand il voudra, faire dater du déluge immédiatement. — C'est inconvenant, malséant, indécent, vous dis-je, cria Lézonnet en frappant sur la table, avec une énergie qu'on ne lui connaissait pas. — Monsieur le bailli, dit la conseillère, je n'ose plus insister pour savoir de quoi il est question. Je sais qu'il y a d'étranges coutumes. — Eh! mon Dieu! madame, interrompit le bailli, ni la religion ni la pudeur ne seront blessées, quand monseigneur... — Non, je n'en ferai rien, interrompit Lézonnet avec force. Moi! un magistrat! — Calmez-vous, mon fils, répétait le président tout surpris. — Enfin qu'est-ce? cria si fort Rompicollo qu'il lui fallut répondre : les travaux d'Alcide sont-ils indispensables pour se mettre en possession de ce bien-ci? — Monsieur, reprit le bailli,

les mœurs ont toujours été respectées en Bretagne, et certes monsieur le curé et les officiers de la juridiction ne m'appuieraient point s'il en était autrement. — Mais que doit donc faire M. de Lézonnet? — Il doit, ainsi que l'on fait tous ses prédécesseurs, seigneurs de Château-Giron, chanter demain à l'issue de la grand'messe, sur le pont du château, en présence de tous les officiers de la juridiction en robe, une vieille chanson fort honnête. — N'est-ce que cela? s'écria tout ce qui n'était pas breton, voilà une belle affaire! — Oui, interrompit Lézonnet, depuis trois jours je ne peux en apprendre l'air ni les paroles. — Ajoutez, reprit le bailli, que monseigneur peut s'en dispenser, mais qu'il perd alors les fruits d'un héritage. — Au moins un millier d'écus, dit le président tout pensif. Le bailli continua: «Après la chanson, monseigneur est obligé de donner un ruban de laine, tissu de cinq couleurs, que l'on appelle *la ceinture du berger*, et qui doit avoir une aune de long, *bonne mesure*. — Oh! pour le ruban, dit Lézonnet, je le donnerai aussi long que l'on voudra, mais parbleu! je ne chanterai point. » *Parbleu!* était un mot neuf dans cette bouche innocente: on vit bien que la patience allait échapper à Lézonnet. « Songez, monseigneur, reprit le bailli, que vos tenanciers refuseront de payer. — Il y va d'un millier d'écus par an, interrompit le président de Lézonnet. — Oui, d'un millier d'écus, ajouta le fils plus tranquille, et en poussant un soupir. — C'est une glace qu'il faut rompre, monseigneur, continua le bailli. Tous les ans au 1^{er} mai, la cérémonie se répète. — Ah! — C'est aujourd'hui le 30 avril... demain vous serez peut-être plus en voix. — Allons! monseigneur, allons! dit le curé, venez dans votre chambre, nous redirons tant de fois la chanson: *Belle bergère*. — Pour Dieu! monsieur le curé, attendez que nous ne soyons plus en compagnie pour chanter cette maudite chanson. — Mais, demanda Rompicollo, M. de Lézonnet ne peut-il

substituer personne en sa place? je me charge, moi... — Tout beau, monsieur, répondit le bailli, cela ne se peut, et nous ne le souffririons point. Ce qu'ont entendu nos pères, nous l'entendrons, Dieu aidant. MM. de Brissac ne faisaient point profession d'être chanteurs, et n'ont jamais manqué à ce devoir, à moins de prouver par de bons témoins qu'ils étaient hors des frontières de France, soit à la guerre, ou en quelque pèlerinage outre me. »

Le curé et son vicaire entraînent le jeune Lézonnet, tandis que le bailli continua d'entretenir les dames de l'étendue du fief, et de l'importance d'en maintenir les coutumes, qu'Isotta, conjointement au cavalier lombard, ne trouvait nullement fâcheuses.

Le lendemain, après une messe, qui avait réuni tous les habitants des pays voisins, et que le nouveau seigneur de Château-Giron avait entendue avec une distraction manifeste, on s'achemina solennellement vers le château dont l'entrée était belle à voir. Le soleil de mai éclairait les festons d'aubépine, de pervenches et de paquerettes, dont les paysans avaient orné les portes; le pont-levis était tout jonché de ces fleurs; l'air était doux et embaumé; la société du château brillait par les belles étoffes, les broderies, les bijoux d'or luisans et de diverses couleurs; les vassaux avaient revêtu leurs habits du dimanche; les filles portaient des bouquets; les *gars* préparaient leurs fusils pour les salves. On pensait aux danses du soir, au cidre, aux galettes: la gaité de tous les visages tranchait avec l'humeur qui se peignait sur celui du jeune Lézonnet. En vain son père lui représentait-il mille écus tombant dans sa cassette, et des droits compensant celui qui le choquait tant. « J'y suis butté, répondait le seigneur de Château-Giron, je ne... — N'achevez pas, monseigneur, interrompit le bailli, vous voilà justement sur la place... Vos tenanciers sont présens...

ils prendraient acte de votre refus, qui vaudrait quittance. » Alors, et comme prenant une résolution désespérée, fruit d'une impulsion qu'il ne maîtrisait plus, Lézonnet se retourne... les yeux étincelans, les sourcils contractés, les poings fermés, il entonne de la voix la plus aiguë et la plus fausse :

Belle bergère, Dieu vous gard,
Tant vous êtes belle et jolie.
Le fils du roi vous sauve et gard,
Vous et la votre compagnie.
Entrez, je suis en fantaisie,
Belle, pour votre franc regard.

Les échos d'alentour ne savaient ce qu'ils répétaient, ni les officiers de la juridiction, non plus que les vassaux, ce qu'ils entendaient : de mémoire d'homme, rien de pareil n'avait été ouï. Isotta, saisie d'un fou rire, se laissait soutenir par la conseillère, et avait cessé de se contraindre ; la sueur ruisselait sur le front du curé et du bailli seigneurial, que leur rang plaçait au plus près du jeune Lézonnet ; le reste de la société s'éventait ou se mouchait ; et Rompicollo avait trouvé un moyen sûr de dissimuler le mouvement de ses lèvres, en ajustant ses moustaches avec un soin persévérant.

Sans observer ni point ni virgule, sans reprendre haleine, Lézonnet chanta les quinze couplets imposés à sa nouvelle dignité, et, sans aucun discernement, lança dans les airs *la ceinture du berger*, qui alla tomber sur l'épaule de Rompicollo ; puis, haletant de colère et d'épuisement, il rentra dans la grande salle du château, où il se jeta sur un beau lit de jour en damas cramoisi. On l'entoura, et pour lui remettre l'esprit, chacun dit son mot sur la poésie et la musique qu'il avait été obligé de faire entendre, rejetant sur leur étrangeté le singulier effet de l'exécution. Rompicollo, qui avait prié Isotta de lui arranger son *ruban de laine aux cinq couleurs* en manière d'aiguillettes, était encore un genou en terre devant l'héritière, quand il assura qu'il y avait

des beautés dans ce vieux air, et que si M. de Château-Giron eût été bien enseigné, on l'aurait écouté avec grand plaisir. Le président et son fils soutinrent le contraire ; Rompicollo s'obstina et finit par offrir de chanter la chanson, si on voulait lui donner un instrument quelconque pour s'accompagner : Isotta envoya chercher son sistre ; et Rompicollo, après avoir fait entendre une ritournelle, qui émut jusqu'au bailli breton, chanta, comme on ne chante, hélas ! qu'au pays des Césars et des Arlequins. Des *fioriture*, nous n'en dirons rien. Mais quels sons filés ! quelle expression ! Tous les vassaux étaient sous les fenêtres, en extase, croyant que les anges du paradis venaient assister à la prise de possession de *Château-Giron* ; c'était bien plutôt un malin esprit qui se mêlait de cette affaire... De ce jour, Isotta n'eut plus des yeux que pour Rompicollo, et voulut retourner à Toulouse, dédaignant les avis de la conseillère et les remontrances du président. Quant au jeune Lézonnet, il tomba immédiatement dans une telle jaunisse, qu'il fut pendant longtemps indifférent aux circonstances qui n'avaient pas sa santé pour objet ; mais lorsqu'à l'époque de sa guérison, il apprit le mariage de la riche Isotta avec le favori de M. de Brissac, il recommença à maudire les droits de sa seigneurie, qui n'en subsistèrent pas moins jusqu'à notre grande révolution de 1789.

La comtesse de BRADI.

FOLIES-DRAMATIQUES.

FRÉDÉRIC LEMAITRE.

Étrange destinée ! nous voilà assis sur les bancs du dernier des théâtres du boulevard ; nous voilà sous la voûte où se dessinent grotesquement tous les personnages de la foire, où une ronde de Gilles et de

Pierrots vient parodier insolemment une ronde admirable d'expression et de poésie terrible, au milieu du peuple des faubourgs, des cris de joie, des lazzi de toutes sortes, et c'est un homme qui nous y entraîne, un homme au talent puissant et vrai, dont la place n'était pas sur cette scène obscure. Mais que voulez-vous, on ne l'appelle pas là où il devrait briller. Alors il s'est dit : Qu'importe ! la foule viendra là où je l'appellerai. Et elle est venue en effet pour l'applaudir, pour lui ménager cent fois un triomphe nouveau.

Salut donc à Robert Macaire, qui reparaît au monde civilisé ; à ce type si bouffon, si vrai, du voleur parisien, du voleur fashionable ! Vous tous qui l'avez cru mort, tombé sous les coups de son ami Bertrand, de Bertrand sortant un moment de son caractère et se portant à de coupables excès, qu'il est condamné à payer de sa tête, rassurez-vous, Robert Macaire est plein de vie et de vigueur. Deux existences si remarquables pouvaient-elles finir ainsi ? Robert et Bertrand périr à la fleur de l'âge, aux jours de la réflexion, du calme, des spéculations, c'eût été une monstruosité, une anomalie, un contresens.

C'est grâce à son fils Charles, à ce pauvre garçon qui ne connaît que les charmes de l'obscurité et de la probité, que Robert put recommencer une vie nouvelle. Pour l'arracher au supplice qui l'attendait, on le fit passer pour mort, on procéda à ses funérailles, et le curé du village des Adrets, après qu'on eut jeté trente pieds de terre sur un cercueil vide, s'écria : *Que la terre te soit légère, ô infortuné Macaire !*

C'était beaucoup d'avoir échappé au bourreau ; mais le premier danger passé, une existence obscure s'écoulant dans une pièce de quelques pieds carrés pouvait-elle convenir à celui qui aimait tant la liberté ?... Aussi, adieu bientôt les conseils, les bonnes résolutions, tout cela disparaît à la vue d'une sacoche contenant

huit mille francs, qu'un certain baron de Wormspir, qui voyage avec sa fille Éloa, fait déposer dans une armoire de l'auberge.

La sacoche du baron est au pouvoir de Robert ; il saute sur le cheval du maréchal-des-logis de la gendarmerie, et le voilà galopant vers l'avenir, s'inquiétant peu si son fils rembourse sur le prix de son auberge l'argent qu'il emporte ; il va si vite qu'il crève son coursier, et le voilà à pied au milieu d'une forêt, cachant son bienheureux trésor à tous les yeux.

C'est là que Bertrand lui apparaît... Bertrand, oui, Bertrand, cet ami si dévoué, ce martyr si complaisant, cette victime née des caprices de Macaire... Il était sur le point de perdre la tête, ce pauvre Bertrand, et de la main du bourreau encore... triste fin pour un si jovial garçon, lorsqu'il eut le bon esprit de fuir, d'échapper au tragique trépas qui le menaçait.

Il revoit Robert, il s'humilie, il demande pardon, il sera un ange à l'avenir, un modèle de douceur, de bons procédés. A ces conditions, son généreux ami pardonne ; ils recommencent la vie ensemble : Macaire, toujours brillant, toujours le premier, toujours le maître ; et Bertrand en seconde ligne, toujours humble, soumis aux ordres de son ami.

Pour début, ils volent la valise d'un saltimbanque, qui leur permet de s'affubler : Robert, d'une lévite fourrée qui lui donne un air tout-à-fait respectable ; Bertrand, d'une livrée magnifique. L'un devient le chevalier de Saint-Raymond, savant géologue occupé de recherches dans la forêt ; le second, le valet Almanzor. Ces titres leur servent à captiver tout-à-fait la bienveillance du baron de Wormspir, qui les rencontre avec sa fille et qui leur offre une place dans sa voiture.

On fait plus ample connaissance, on se lie, l'on devient intime ; et ma foi, M. le chevalier de Saint-Raymond s'enflamme pour la belle Éloa, au point qu'il la demande en mariage à son illustre père ;

car il est devenu un parti présentable, M. le chevalier de Saint-Raymond. Il a fait fructifier ses fonds, il est à la tête d'une maison d'assurance contre les voleurs; il a des actionnaires auxquels il demande sans cesse de l'argent et ne paie jamais de dividendes.

Il faut voir la scène où ces braves gens se laissent entraîner par l'éloquence de Macaire et ouvrent leurs bourses; celle de la déclaration, quand le bouillant Raymond dit son amour à la tendre Eloa; il faut voir la célébration des noces, les fêtes, la soirée, surtout une partie d'écarté où le beau-père et le gendre ont toujours les rois quand ils font les cartes.

Puis voilà qu'au milieu de la nuit, après qu'Eloa a demandé et reçu la bénédiction de son père, alors que l'heureux chevalier va tout obtenir, un malencontreux agent de police ose pénétrer dans le réduit des époux et prétend arrêter Robert. Fuite dans un désordre peu décent; promenade sur les toits; descente par une cheminée dans le logis d'un commissaire de police dont la compagne est en rendez-vous d'amour; interrogatoire; Robert endort le commissaire à l'aide d'une prise de tabac mêlé d'une poudre soporifique, et prend sa place; on lui amène tous les individus arrêtés, son beau-père, sa femme, Bertrand.... Quelle reconnaissance! Macaire se trouve le fils du prétendu comte de Wormspir; Eloa, la tendre Eloa, est la fille de Bertrand.... On pleure, on s'embrasse, c'est un admirable tableau que troublent bientôt le véritable commissaire sortant de son assoupissement et une bande de soldats.

Le dénouement de cette épopée grotesque, c'est la vengeance des gendarmes si long-tems joués; ils finissent par s'emparer des deux amis devenus vieux, et toujours fidèles à leur caractère, à leurs habitudes, ils les traitent comme naguère deux de leurs camarades avaient été traités dans l'*Auberge des Adrets*.

Et maintenant que nous voici au terme

du roman, pardon pour ces longs détails, pour ce récit tenant une place que nous aurions pu consacrer à quelque grave discussion de toilette ou de mode; mais, en vérité, allez voir Frédéric et vous ne manquerez pas de nous absoudre au retour, car Robert Macaire et son ami Bertrand ne peuvent manquer d'obtenir vos applaudissemens et vos suffrages.

CH. D'ARGÉ.

Littérature.

On vient de publier *Cabanis*, de Willibald Alexis; cette traduction est pleine d'intérêt. L'action du roman emprunte ses principales couleurs et ses plus attachans récits aux événemens de la guerre de sept ans. L'histoire y domine avec un puissant intérêt. Les personnages fictifs ne sont combinés que pour mieux faire ressortir la figure du grand Frédéric, dont le portrait est tracé avec l'art le plus complet et le plus scrupuleux.

— *Mon Ami Norbert**, par M. de Mor-tonval, est une création piquante par la représentation de quelques-unes de nos scènes contemporaines, et par l'application qu'on y trouve à certain caractère marquant dans notre monde d'aujourd'hui.

— *La Tribune des Femmes* était un journal de pensées philosophiques, où le sexe réclamait l'émancipation et le libre culte des vertus qui lui plaît: tout cela dit avec esprit et morale. Mais voici la direction qui part, dit-on, pour l'Orient. Les collaborateurs vont néanmoins continuer à soutenir la régénération de la femme. Le dernier numéro analysait le bien-être du divorce.

* Chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés.

Album.

Le premier début de M^{me} Amélia Masi, au théâtre de l'Opéra-Comique, dans le *Concert à la Cour*, a été on ne peut plus heureux. Cette jeune et charmante cantatrice y remplissait le rôle d'Adèle. Il est difficile de voir un plus gracieux visage, une plus agréable tournure ; ajoutez à ces qualités précieuses et que la nature seule donne, une voix facile, légère, attaquant la difficulté avec une netteté, une précision extraordinaire, et vous ne vous étonnerez pas du succès que M^{me} Amélia Masi a obtenu et obtiendra sans doute toutes les fois qu'elle paraîtra sur la scène. Son acquisition sera utile à l'Opéra-Comique, qui fera bien de s'assurer de jeunes et jolies actrices. Comme comédienne, la débutante donne plus que des espérances. Elle est spirituelle et son jeu ne manque ni de charme ni de vivacité.

— Le roman de la *Salamandre*, triste souvenir d'une immense catastrophe, a fourni le sujet d'une pièce nouvelle au théâtre du Palais-Royal. Il y a du soin dans l'exécution, dans les détails. Tout ce qui rappelle les fameux *flambarts* est surtout traité avec un soin particulier. Pour eux, M. Hippolyte Monpoux, connu par ses productions originales, a composé un chant de guerre rempli de chaleur et de vie, que bientôt sans doute on répétera partout, et qui a obtenu un succès complet. Le vaudeville est de MM. Leuven, Deforges et de Livri. Une jolie décoration de la *Salamandre* a mérité d'unanimes applaudissemens.

— Nos auteurs de vaudevilles exploitent

depuis quelque tems avec bonheur les *Confessions* de Jean-Jacques. A la *Matinée aux Charmettes* vient de succéder, au vaudeville, *Madame Basile*, cette touchante histoire de la belle marchande de la Contra-Nova, que le pauvre fugitif aime d'un amour si candide et si sincère. Les auteurs de la nouvelle pièce, MM. Lurine et Solard, n'ont pas conservé à Rousseau le caractère naïf des *Mémoires*, mais malgré cela ils n'en ont pas moins fait un ouvrage gracieux et semé de détails heureux. Leur succès a été complet. Madame Doche représente madame Basile, et avec ce gracieux abandon qu'on lui connaît. Emile Taigny remplit le rôle de Rousseau. On a remarqué un air nouveau qui ne manque ni de goût, ni de facilité, et que nous soupçonnons, pour ces raisons, d'être de M. Doche, le jeune chef d'orchestre de ce théâtre.

— L'enseignement est sur le point de subir une révolution importante par suite d'un système soumis, par M. Julien Rebière, à l'approbation du ministre de l'instruction publique. Grâce à la nouvelle méthode du jeune et savant professeur, le même lien réunirait dorénavant toutes les nations, et les élèves et les professeurs obéiraient aux mêmes méthodes, aux mêmes principes. De grands avantages paraissent devoir être le résultat de la découverte de M. Julien Rebière, dont nous souhaitons vivement voir la prompte application.

A ce Numéro est jointe la planche 1073.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDET-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

25. Juin 1834.

Nº 1073.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº 2¹ près le passage de l'Opéra.

Bennet en blonde ornée d'un cordon de fleurs. Robe en gros de Naples brodée.

Ayuntamiento de Madrid